

E. Vesco de KEREVEN

**Les Saintes Patronnes
de France**

*Préface de M. l'abbé LANGLOIS
Bibliothécaire de l'Institut Catholique de Paris*

NIHIL OBSTAT:
Parisiis, die 7^z Decembris 1928.
J. VERDIER,
Censor delegatus.

IMPRIMATUR:
Parisiis, die 7^z Decembris 1928.
A. BAUDRILLART,
archevêque de Méliène.
Vic. gén.

AU LECTEUR

*I*l me souvient d'une sainte âme qui déplorait que l'on ne fit que trop rarement connaître à la jeunesse de France les Saintes, leurs aînées, et que l'on ne montrât pas à l'étranger quel sillon cette élite avait creusé chez nous. Ce vœu, M^{lle} Vesco de Kéréven vient de l'exaucer en écrivant les *Saintes Patronnes de France*. Je lui souhaite d'être entendue comme elle le mérite, l'éditeur n'ayant rien négligé pour faire « un beau livre » de ces biographies qui veulent à la fois distraire les esprits, toucher les cœurs et les conduire vers l'infinie perfection.

Est-il, en effet, un sujet qui soit plus gracieux et plus persuasif que ces vies de jeunes saintes ? Elles ont vécu parmi nous, depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours, à la ville, à la Cour comme aux champs ; de toutes conditions, dans leurs rangs il y a des reines et des bergères, de nobles dames et des bourgeoises, des filles du peuple et des religieuses ; vénérées depuis des siècles à Paris et dans toutes les provinces, elles expriment vraiment le visage de la France. C'est ce que l'auteur a cherché à faire ressortir par ces pages d'une émotion discrète où, tout en restant soucieuse d'exactitude, elle n'a pas voulu rejeter

imprudemment les légendes, source profonde de l'histoire et charme intime des récits.

Parce que M^{lle} Vesco de Kéréven savait que je ne pouvais pas rester insensible à la vue d'un livre, excellent de tout point et capable de faire du bien, elle a eu l'audace de me demander de l'introduire auprès de ses lecteurs; j'ai résisté autant que je le pouvais; mais comment faire, en présence de la force persuasive de son exemple apostolique, qui anéantissait les excuses les plus évidemment légitimes? Son livre fera d'autres conquêtes; ses Saintes sont des modèles qui parleront éloquemment aux âmes; leurs vies tracent sur notre sol, depuis la Bretagne jusqu'à l'Alsace et la Provence, une route qui mène infailliblement vers Dieu, par la pratique plus exacte des préceptes et des conseils de l'Évangile.

Elle comprendra pourtant que j'attire l'attention de ses lectrices et lecteurs, au seuil de son livre, sur une sainte qui domine toutes les autres par sa perfection absolue; son culte surpasse celui de toutes les saintes, en importance et en profondeur; elle est vénérée dans tous les temps et dans tous les lieux; les Grecs l'appellent « Toute Sainte », c'est la Très sainte Vierge Marie. Le premier miracle du Sauveur a été fait à sa demande, on l'a toujours honorée comme la mère de Dieu et la plus puissante médiatrice, elle est pour tous au premier rang après Dieu, et la voie qui y conduit le plus sûrement; les saintes n'ont pu qu'imiter de loin ses exemples. Il suffit de regarder une cathédrale ou d'entrer dans un musée, pour toucher du doigt sa popularité immense, d'évoquer le nom des sanctuaires multipliés à l'infini sur notre territoire, de lever les yeux autour de soi pour apercevoir son image qui préside aux vastes horizons, aux carrefours comme aux foyers, pour voir qu'elle règne sur tous les cœurs catholiques. C'est un fait qui

domine l'histoire religieuse, depuis l'époque des premiers chrétiens jusqu'à celle de nos contemporains; les foules, en dépit des révolutions, n'ont jamais désappris le chemin qui mène vers les basiliques de Notre-Dame, que ce fut Chartres au Moyen Âge ou Lourdes aujourd'hui, au point qu'on disait jadis: « Le royaume de France c'est le royaume de Marie. » Chaque fidèle a appris à l'invoquer sur les genoux d'une mère, et ensuite, par une expérience personnelle il a connu la puissance de sa protection particulière; il n'est pas une sainte qui n'ait eu une dévotion particulière envers la sainte Vierge et qui n'ait cherché à l'imiter; chacune d'entre elles se présente à nous avec des vertus particulières, qui ne se totalisent et ne s'épanouissent au plus haut degré qu'en Marie. Seul Notre Seigneur est « la voie, la vérité et la vie. » Suivons donc les exemples de la sainte Vierge et des Saintes; tels des points, ils composent la ligne qui nous conduit vers Dieu.

Daigne Notre-Dame faire que ce livre glorifie nos Saintes, étende le règne de Dieu, et porte partout, ce qui n'est pas pour nous déplaire, les parfums variés et délicats de la terre de France!

TABLE DES MATIÈRES

Sainte Anne, patronne des Bretons.....	13
Sainte Marie-Madeleine et sainte Marthe.....	27
Sainte Geneviève, patronne de Paris.....	49
Sainte Clotilde, reine de France.....	73
Sainte Radegonde, reine de France.....	91
Sainte Odile, patronne de l'Alsace.....	115
Sainte Solange, patronne du Berry	131
Sainte Jeanne d'Arc, patronne de la France.....	141
Sainte Chantal, fondatrice de la Visitation	165
Sainte Marguerite-Marie.....	189
Sainte Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Communauté du Sacré-Cœur ...	213
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	233



Sainte Anne

SAINTE ANNE

Patronne des Bretons



Il peut paraître inopportun d'inscrire sainte Anne au nombre des Saintes de France. En effet, elle semble beaucoup plus appartenir à cette terre de Palestine où elle naquit et vécut auprès de Joachim et de la Vierge enfant, qu'à notre pays d'Occident. Nous voulons, quand même, donner la première place dans ces pages à celle que, de toute éternité, Dieu avait choisie pour être l'aïeule de Jésus-Christ; son culte ayant été, dès le début de la chrétienté, en grand honneur parmi les peuples des Gaules.

Quelques hésitations subsistent en ce qui concerne la généalogie de sainte Anne. La majorité des hagiographes, cependant, la fait descendre de la tribu de Juda et de la race de David.

Vers la fin du quatrième millénaire du monde, on cite à Bethléem (appelée dans l'Écriture Sainte la cité de David), parmi les familles les plus estimées, celle de Nathan. Il est riche, possède de nombreux troupeaux, et de son mariage avec Marie ou Myriam, de la tribu de Juda, il a eu trois filles. L'aînée s'appelle Marie, comme sa mère, la seconde

Sobé, et la troisième Anne... c'est elle qui sera mère de la sainte Vierge.

Nous verrons les deux sœurs de sainte Anne occuper une place prépondérante dans l'histoire de Jésus-Christ : Marie, épouse de Cléophas, deviendra la mère de Saint Jacques le Mineur, de Jude, un des douze apôtres, de Siméon, premier évêque de Jérusalem, et de Joseph qui remplacera comme apôtre Judas Iscariote. Sobé donnera le jour à sainte Élisabeth qui, elle-même, sera la mère de saint Jean-Baptiste. Les noms que l'on rencontre si souvent dans l'Évangile appartiendront donc à des parents très proches de Jésus. Saint Jacques le Mineur, saint Jude et sainte Élisabeth seront, selon nos règles de parenté modernes, neveux de sainte Anne, cousins germains de la sainte Vierge et cousins issus de germains de Jésus-Christ ainsi que saint Jean-Baptiste.

En dehors de son domaine de Bethléem, Mathan possède, dans la vallée de Zabulon, à trois lieues de Nazareth, une propriété où, durant la belle saison, il se rend souvent avec sa famille.

Or, dans cette même région de Nazareth, habite Joachim, descendant direct de la race royale de David et de Salomon.

« On ne peut, disent ses biographes, avoir plus illustre extraction que la sienne, soit pour la noblesse, soit pour la vertu de ses ancêtres, qui ont été, pour la plupart, des rois, des prophètes et des patriarches du peuple de Dieu. » De plus, la volonté divine veut que Joachim soit oncle de saint Joseph, ce dernier étant le fils d'un de ses frères.

La similitude de rang, d'éducation, de fortune, rapproche Anne de Joachim. Au bout de peu de temps, les deux jeunes gens s'unissent par le mariage. Anne, qui a dix-neuf ans, « est d'une beauté et d'une bonté égalant sa sainteté » ; Joachim, âgé de vingt-quatre ans, est très instruit, lettré même. Malgré son érudition, il s'occupe de l'entretien et de la surveillance de ses troupeaux, fort nombreux, paraît-il.

Les jeunes époux, quoique fort riches, mènent une existence modeste. On raconte que chaque année ils font trois parts de leurs biens et de leurs troupeaux, donnent le premier tiers au Temple, le second tiers aux pauvres et ne gardent pour eux que la troisième part, ordinairement la moindre, mais qui leur permet quand même de remplir de façon fort large, les devoirs de charité et d'hospitalité si en honneur chez les patriarches.

Un amer chagrin, cependant, assombrit leur vie ; aucun enfant ne leur a été donné.

Les années passent, Anne vieillit, et toujours le bonheur d'être mère lui est refusé. Les supplications qu'elle adresse à Dieu sont pourtant bien ferventes. Durant de longues semaines, elle et Joachim joignent au jeûne et aux prières d'abondantes aumônes, espérant fléchir la miséricorde céleste. Ils font même le vœu, si l'enfant qu'ils souhaitent leur est accordé, de le consacrer au Seigneur.

Enfin le Tout-Puissant a entendu leur voix. Un soir, raconte la légende, qu'Anne était assise sous un figuier immense, qui couvrait, comme d'un dôme de verdure, toute une partie du jardin, elle voit l'Archange Gabriel descendre vers elle dans un rayonnement de lumière.

Il lui dit que le Seigneur va exaucer sa prière, qu'elle mettra au monde une fille incomparable qui sera la

consolation du peuple d'Israël et la joie de toute la terre. En même temps, il trace du bout du doigt dans l'espace les cinq lettres du nom de Marie.

Or, l'envoyé céleste est vraiment le messager de Dieu. Le jour marqué par le Très-Haut, Marie naît à Nazareth «comme une belle aurore qui annonce au monde que le soleil de Justice est proche».

Vouloir exprimer la joie des deux époux, quand l'enfant voit la lumière, disent les vieux écrits, on ne peut le faire que par des ravissements et saint Jean Damascène n'en parle qu'avec des transports et des élévations d'esprit. «Ô couple bienheureux, écrit l'éminent docteur, toutes les créatures de l'univers vous adressent leurs louanges, puisque, par votre moyen, elles ont pu offrir à Dieu un si digne présent qu'on ne peut rien trouver qui leur soit comparable.»

Joachim et Anne comprennent quel est le trésor que Dieu leur a confié. Ils quittent Bethléem et reviennent à Nazareth où Anne nourrit sa fille jusqu'à l'âge de trois ans.

C'est à ce moment que se place l'accomplissement du vœu qu'ils ont fait de consacrer à Dieu l'enfant qui leur serait accordé. Le sacrifice est pour eux d'autant plus méritoire que Marie incarne la beauté, la bonté, l'intelligence et la douceur de la perfection humaine.

La tradition nous la dépeint avec un visage ravissant, des yeux pensifs, des cheveux blonds bouclés, une carnation délicate.

Elle doit revêtir pour la cérémonie de la Présentation un costume déterminé consistant en une robe longue accompagnée d'un manteau, tous deux d'une forme fixée par la loi. Le voile des Vierges recouvre sa tête.

Joachim et Anne n'ont garde de se dérober aux rites symboliques qui constituent la consécration d'un enfant au Seigneur. Ils se munissent des animaux du sacrifice et conduisent leur fille à Jérusalem.

Dès son arrivée au Temple, il faut que Marie réponde à de nombreuses questions qui lui sont posées par les prêtres et les Docteurs de la Loi. Une fillette de trois ans ne possède en général que quelques notions très vagues des vérités de la religion. Marie sort victorieusement de cette épreuve. « Elle a reçu en naissant la plénitude de la raison, de la science et des vertus qui lui sont nécessaires pour sa mission providentielle. » Ses parents peuvent, sans crainte aucune, la laisser sous la garde des Vierges qui prennent soin d'élever les enfants consacrés au Seigneur pour les former au ministère sacré. Ils rendent donc à Dieu le dépôt qui leur a été confié, leur mission est terminée.

C'est ce que semblent nous prouver les Écritures puisque après la Présentation de Marie au Temple, il n'est plus parlé d'Anne et de Joachim que pour signaler leur mort, vers la onzième année de la Vierge. Ils s'étaient fixés à Nazareth où leur vie de piété et de charité s'était de nouveau écoulée dans la paix du Seigneur.

On ne sait lequel des deux époux fut rappelé le premier à Dieu; tout porte à croire que c'est Joachim; mais Anne devait le suivre peu de temps après dans la tombe.

Un soir, dit la tradition, elle s'assoupit si doucement qu'on la crut simplement endormie. Elle était morte. Sa mort toutefois avait été si paisible, si sereine, si exempte des souffrances qui accompagnent trop souvent l'agonie, que ses contemporains donnèrent à sa fin la jolie appellation de « dormition ». On l'inhuma à Bethléem, dans le tombeau de

sa famille, avant de la transporter dans la vallée de Josaphat où son tombeau existe encore.

Après la mort de ses parents, Marie demeura au Temple où l'un de ses biographes décrit ainsi sa vie de jeune vierge de onze ans :

« Il faudrait avoir l'esprit et la langue des anges pour parler dignement de la vie de Marie dans ce lieu consacré au culte de la Majesté Divine. Rien n'était plus ravissant que sa modestie, son humilité, sa patience, sa douceur, son obéissance, son amour pour la retraite et sa mortification en toutes choses. Elle était humble de cœur, grave en ses discours, prudente en ses actions. Elle parlait peu, s'appliquant à la lecture des saintes lettres, travaillait des mains avec une attention religieuse. »

Et ainsi devaient s'écouler les cinq années qui séparaient la Vierge enfant, du jour où l'Ange du Seigneur lui annonçant qu'elle concevrait un Sauveur, l'élèverait à la dignité de Mère de Dieu.

On ne peut fixer l'époque où le culte de Sainte Anne se répandit de l'Orient à l'Occident. Tout porte à croire qu'il faut le faire remonter à l'origine du christianisme.

En 1584, le pape Grégoire XIII en parle comme d'une antique dévotion existant au berceau même de l'Eglise et au début du XVII^e siècle, un autre pape, Grégoire XV, que Sainte Anne a guéri miraculeusement, proclame « que l'heureuse Mère de Marie fut toujours l'objet d'un culte spécial et d'une dévotion particulière dans l'Église Universelle, tant en Orient qu'en Occident. »

Il est prouvé que sous le règne de Charlemagne, disent les uns, pendant les Croisades, disent les autres, le corps de

Sainte Anne fut transféré de la vallée de Josaphat dans la ville d'Apt, en Provence, où il repose dans la cathédrale. Le fait indiscutable, c'est que dans tout le diocèse d'Avignon la mère de la Sainte Vierge est en grande vénération et que c'est de la ville d'Apt que viennent toutes les reliques de Sainte Anne révérees dans les autres sanctuaires qui lui sont dédiés.

Parmi les plus célèbres de ces sanctuaires, on peut citer, au IV^e siècle de l'ère chrétienne, celui que la piété des pèlerins éleva à Jérusalem à l'endroit où Sainte Anne avait appris le mystère de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, et, dans les temps modernes, la basilique de Sainte-Anne-d'Auray, en Bretagne.

L'origine du culte voué par les Bretons à sainte Anne remonte au VIII^e siècle. Elle est assez curieuse; voici comment la raconte la tradition à laquelle se mêle inévitablement une large part de légende.

Au VII^e siècle, un des évêques de Vannes, saint Mériadec, pour répondre aux sollicitations des âmes ferventes dévouées à sainte Anne, avait élevé, aux environs de Vannes une chapelle dédiée à l'aïeule de Jésus-Christ et y avait placé une fort belle statue en bois, due au ciseau d'un artiste du temps.

L'affluence des pèlerins avait été grande dès la fin des travaux, mais, malheureusement, le sanctuaire édifié par saint Mériadec ne devait pas avoir longue durée.

Des bandes de pillards, gens sans aveu, s'étaient répandus à cette époque dans tout le pays d'Armorique, y jetant la terreur et la dévastation.

L'oratoire de sainte Anne n'avait pas échappé au pillage, seule la statue s'était vue miraculeusement sauvée. Pour la soustraire aux profanations des barbares, les habitants du village de Keranna (village de sainte Anne, nom donné au hameau qui s'était groupé autour de la chapelle), l'avaient enfouie dans la terre à l'endroit même où s'élevait le petit temple.

Elle devait y rester cachée plus de neuf siècles, de 699 à 1623.

À cette date de 1623, le village de Keranna faisait partie de la commune de Pluneret, près d'Auray. Les vieux conteurs bretons disaient bien qu'une chapelle avait été élevée à sainte Anne dans le champ de Bocenno, mais il y avait si longtemps que le souvenir seul en subsistait.

Or, ce champ appartenait à un laboureur nommé Nicolazic. « C'était un brave paysan breton de l'ancienne roche, dit M^{gr} de Ségur, au visage tranquille, ascétique, doux et grave à la fois. Son regard intelligent inspirait la confiance, et toute sa physionomie révélait la force du paysan breton avec la douceur du chrétien et de l'homme de prière. C'était lui que Notre-Seigneur avait choisi comme instrument de la glorification de sainte Anne, sa bienheureuse aïeule, comme il devait choisir, deux siècles et demi plus tard, l'humble petite Bernadette pour faire glorifier à Lourdes sa Mère Immaculée. »

En effet, à plusieurs reprises, sainte Anne était apparue à Nicolazic sous la figure « d'une belle Dame en blanc » et lui avait dit en substance :

« Je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre recteur que dans la pièce de terre que vous appelez le Bocenno, il y a eu autrefois une chapelle dédiée en mon nom. Il y a neuf cent

quatre-vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie aussitôt et que vous vous chargiez de ce soin. Dieu veut que j'y sois honorée. Bientôt vous verrez des miracles en abondance et l'affluence du monde qui viendra en ce lieu sera le plus grand de tous les miracles.»

Très ému, mais aussi très craintif, Nicolazic fait part au recteur, alors en fonctions, Dom Sylvestre Rodouez, des révélations troublantes de la Dame en blanc. Dom Sylvestre, très prudent ordonne à Nicolazic de se tenir sur la réserve et de beaucoup prier.

Cependant les apparitions se renouvellent ; sainte Anne devient de plus en plus pressante.

Un soir que Nicolazic disait son chapelet avec grande dévotion, il voit la clarté d'un flambeau remplir sa chambre d'une vive lumière. En même temps, la mère de Marie lui apparaît, rayonnante de beauté et de majesté et lui dit :

« Yves Nicolazic, appelez vos voisins et menez-les avec vous au lieu où ce flambeau vous conduira. Vous y trouverez l'image qui vous fera connaître toute la vérité de ce que je vous ai promis. »

Puis elle disparaît, laissant Nicolazic dans une grande joie.

Malgré l'heure tardive, le brave homme se lève, tout prêt à obéir à « sa bonne Maîtresse », comme il appelle sainte Anne. Le flambeau allumé marche devant lui pour lui indiquer le chemin. Il arrive ainsi au champ de Bocenno et là, demeure tout étonné. La lumière mystique s'est arrêtée à l'endroit précis où, de mémoire d'homme, jamais la charrue n'a pu passer. Dès que les bœufs s'en approchent, ils refusent d'avancer et, si on les force, ils se cabrent et brisent l'attelage. Or, la lumière indique comme étant

l'emplacement béni, cette même partie du champ frappée d'interdit.

Très troublé, Nicolazic retourne en arrière pour demander à quelques voisins de venir l'assister, ainsi que lui a commandé sainte Anne. Bientôt il revient accompagné de cinq parents et amis. Le flambeau allumé les précède, élevé à environ trois pieds de terre.

Quand ils approchent de l'endroit mystérieux du champ de Bocenno, la lumière s'arrête. Trois fois elle s'élève et redescend, puis elle disparaît dans la terre.

« C'est là que Madame sainte Anne veut que nous cherchions, dit Nicolazic ; prenez votre hoyau et piochez comme moi aussi je vais le faire. »

À peine les travailleurs ont-ils creusé la terre qu'ils sentent de la résistance, leur pioche a heurté un bloc de bois. Avec précaution, ils poursuivent leurs fouilles et finissent par mettre à jour une statue de bois à demi rongée par l'humidité. La figure néanmoins est assez intacte pour retracer l'image connue de sainte Anne ; quelques vestiges de peinture blanche subsistent encore sur la robe.

Nicolazic et ses aides dressent la statue contre le talus voisin et retournent se coucher.

Dès le lendemain matin, tous reviennent au lieu de leur découverte. Ils nettoient la statue et, par respect, l'élèvent sur le haut du talus afin, que des alentours, on puisse apercevoir la sainte protectrice des Bretons. Ici se place un fait que les historiens considèrent comme un miracle.

Le surlendemain du jour où la statue avait été découverte Nicolazic et ses amis se rendaient au champ de Bocenno quand, de loin, ils aperçoivent la sainte image entourée d'une grande lumière ; en même temps ils entendent

un bruit sourd comme celui d'une foule qui s'approcherait. En effet, des quatre côtés de l'horizon, ils voient des troupes de pèlerins qui s'avancent. Tous portent des costumes de cantons fort éloignés des diocèses voisins. Comment ces voyageurs ont-ils appris la miraculeuse découverte ? En calculant les distances et le temps qu'il a fallu pour les franchir, les pèlerins ont dû entendre l'appel de sainte Anne à l'heure même où la statue était découverte. « C'était, dit M^{gr} de Ségur, la réalisation de la prédiction de sainte Anne elle-même. Elle avait annoncé cette soudaine et prodigieuse affluence comme la plus étonnante des merveilles qui allait manifester sa puissance en ce lieu. »

Cependant les miracles se multipliaient de façon si manifeste autour de la précieuse statue que M^{gr} de Rosmadec se décida à faire examiner par les autorités ecclésiastiques la dévotion naissante. Toutes les enquêtes furent concluantes, quant à la bonne foi de Nicolazic. L'érection d'une chapelle en l'honneur de sainte Anne fut donc décidée et l'évêque de Vannes fixa au 26 juillet la pose de la première pierre du sanctuaire, ainsi que la fête de la Mère de la Vierge. En même temps il confia aux Capucins la garde de la sainte image et les chargea d'assister les pèlerins dont le nombre allait toujours croissant.

Dès l'année 1628 la chapelle fut terminée et le service régulier du pèlerinage assuré par les Cannes déchaussés qui desservaient en Terre sainte le sanctuaire de sainte Anne de la Conception de la sainte Vierge.

Dix ans plus tard, en l'année 1639, le Roi Louis XIII faisait don au sanctuaire d'Auray d'une relique de sainte Anne donnée aux Croisés par Simon, Patriarche de

Constantinople. Anne d'Autriche fondait quelques années après la Confrérie de sainte Anne, en reconnaissance de la faveur que sa sainte patronne lui avait accordée en lui envoyant un fils, et Louis XIV, dauphin à cette époque, inscrivait son nom à côté de celui de sa mère.

Mais les années qui passaient, pesaient lourdement sur Nicolazic. De plus en plus détaché de la terre, il ne vivait plus que pour Dieu, la sainte Vierge et sainte Anne. Sa sainteté était si grande qu'il était pour tous ceux qui l'entouraient un exemple d'édification.

Un soir qu'il sentait ses forces prêtes à l'abandonner, il demanda les derniers sacrements. Puis, comme son visage s'illuminait tout à coup et prenait une expression céleste, les religieux qui l'assistaient lui demandèrent : « Que regardez-vous ainsi, père Nicolazic ?

– Je vois la sainte Vierge et Madame sainte Anne, dit le moribond. »

Un des pères, pour donner une dernière joie au mourant, se rendit à l'église, y prit la statue miraculeuse et l'apporta au vieillard. Celui-ci la baisa dans une muette extase, et c'est ainsi qu'il rendit l'âme, le 13 mai 1645.

On l'enterra dans le sanctuaire édifié pour « sa bonne Maîtresse », à l'endroit même où le mystérieux flambeau s'était arrêté, au champ de Bocenno, dans la nuit du 8 mai 1623.

Les papes, en se succédant sur le trône de saint Pierre, enrichirent de précieuses indulgences le pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray. Mais le saint pontife Pie IX devait manifester d'une façon toute spéciale sa prédilection pour la dévotion à la Mère de Marie, en élevant à la dignité de

basilique mineure le superbe monument, édifié en 1864, pour remplacer la chapelle de Nicolazic qui menaçait ruine.

On peut y admirer une très belle statue en bois doré de sainte Anne. Elle porte sur la tête une riche couronne ducal pour rappeler les longues années de sa souveraineté sur le duché de Bretagne. La Sainte Vierge enfant qu'elle tient par la main a le front ceint de la couronne royale, surmontée d'une croix, symbole de sa royauté suprême.

En ce début de XX^e siècle «l'affluence du monde qui vient en ce lieu», selon la prédiction faite à Nicolazic, est chaque jour plus grande. Parler à un Breton de Notre Mère Sainte Anne, c'est éveiller au fond de son coeur une foi profonde faite de respect, de fidélité, de confiance et d'amour. Les nombreux sanctuaires que la Bretagne a élevés à la «Souveraine patronne des marins en danger», en sont le témoignage le plus frappant.

